

UNIVERSITE

LYON II

ch 8903

T 101

IPSE suenc
de l'educat

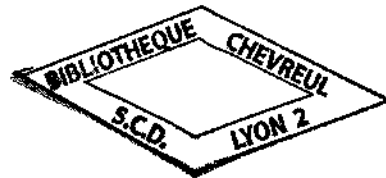
LES CHOIX PROFESSIONNELS

DES FILLES :

EVOLUTION ET EDUCABILITE ?

ETUDE DE CAS

DANS LA REGION RHONE-ALPES



Simone TABOUREL

Conseillère d'Orientation - C.I.O.

Annecy (Haute-Savoie)

THESE

présentée pour le

DOCTORAT DE 3^e CYCLE

EN SCIENCES DE L'EDUCATION

sous la direction de M. MANIFICAT 63

Directeur de Recherches à l'Université Lyon II

1983

P L A N D' E N S E M B L E

0	- INTRODUCTION GENERALE	5
01	- POSITION DU PROBLEME	10
02	- MOTIVATIONS PERSONNELLES	12
03	- PROBLEMATIQUE	14
I	- <u>LA SCOLARITE FEMININE</u>	18
1.1.	- Les données de base démographiques	19
1.1.1.	- La pyramide des âges	19
1.1.2.	- Le taux de féminité	19
1.2.	- Les effectifs par sexe, âge, et niveau	20
1.2.1.	- Les effectifs féminins dans l'enseignement du 1er degré	20
1.2.2.	- Les effectifs féminins dans les établissements publics et privés du 2nd degré	22
1.2.3.	- Les effectifs féminins dans l'ensemble de l'enseignement du 2nd degré, public et privé	23
1.3.	- Comportement par âge et niveau dans l'enseignement du second degré	25
1.3.1.	- La part des filles dans l'enseignement du 1er cycle	25
1.3.1.1.	- Dans l'enseignement public	25
1.3.1.2.	- Dans l'enseignement privé	26
1.3.1.3.	- Dans les C.P.P.N., C.P.A. et C.E.P.	27
1.3.2.	- Les effectifs du second cycle technique court et long	29
1.3.2.1.	- Comportement dans l'enseignement public	29
1.3.2.2.	- Comportement dans l'enseignement privé	30

1.3.3. - Les comportements féminins dans l'enseignement du 2nd cycle long	32
1.4. - La réussite aux examens	35
1.4.1. - La réussite en fin de 1er cycle : le B.E.P.	35
1.4.2. - Les résultats des examens de l'enseignement technique court	36
1.4.2.1. - Au niveau des C.A.P.	36
1.4.2.2. - Au niveau des B.E.P.	37
1.4.3. - Les résultats donnant accès à l'enseignement supérieur	38
1.4.3.1. - Le baccalauréat général	39
1.4.3.2. - Le baccalauréat de technicien	41
1.4.3.3. - Le brevet de technicien	42
1.5. - L'enseignement supérieur	42
1.6. - Conclusion	43
II - <u>LE TRAVAIL FÉMININ</u>	50
2.1. - L'activité féminine, un fait irréversible	51
2.2. - Les handicaps du travail féminin, un fait persistant	52
2.2.1. - Disparités salariales	52
2.2.2. - Moindre qualification	54
2.2.3. - Déclassification par rapport au niveau de formation	57
2.2.4. - Précarité plus élevée du travail féminin	60
2.2.5. - Conditions de travail souvent plus difficiles	63

3.3.1.3.	- Thème : Féminité associée à l'idée de mariage et maternité	101
3.3.1.4.	- Thème : Féminité : incompatible avec la prise de responsabilités	105
3.3.1.5.	- Thème : Séduction nécessaire pour certains métiers	109
3.3.1.6.	- Thème : Travail qui convient bien aux femmes	113
3.3.2.	- Ensemble II - Les faits de culture	119
3.3.2.1.	- Thème : Accès possible aux différentes professions	119
3.3.2.2.	- Thème : Dévalorisation du travail féminin	122
3.3.2.3.	- Thème : Incompatibilité du travail des femmes avec la vie familiale	125
3.3.2.4.	- Thème : Travail des femmes complémentaire de celui de l'homme	129
3.3.2.5.	- Thème : Opposition masculine	133
3.3.2.6.	- Thème : Supériorité professionnelle masculine	139
3.3.3.	- Commentaires	142
3.3.4.	- Conclusion	151
3.4.	- Revue "Avenirs" de 1975 - "Faire carrière au féminin"	154
3.4.1.	- Constat d'une situation	156
3.4.1.1.	- Thème : Travail féminin : travail peu valorisé	156
3.4.1.2.	- Thème : Misogynie	161
3.4.1.3.	- Thème : Travail féminin concurrentiel du travail masculin	171
3.4.1.4.	- Thème : Sexisme et discrimination	175
3.4.1.5.	- Thème : Handicap et surenchère de difficulté	183
3.4.1.6.	- Thème : Changements et améliorations nécessaires	189

4.3.1.5. - Les métiers cités	290
4.3.1.6. - Les réactions face aux stéréotypes	293
4.3.2. - Conclusion	297
4.4. - Les jeunes filles dans les établissements de formation peu "féminins"	302
4.4.1. - Objectifs et méthode	302
4.4.2. - Analyse des résultats	304
4.4.2.1. - Les motivations	304
4.4.2.2. - L'adaptation	308
4.4.2.3. - Les attitudes et les comportements	311
4.4.2.4. - Les études, le travail, les débouchés	314
4.4.3. - Discussion - commentaires	320
4.4.4. - Conclusion	326
4.5. - Les femmes dans l'exercice de métiers peu "féminins"	330
4.5.1. - Objectifs et méthode	330
4.5.2. - Analyse des résultats	331
4.5.2.1. - L'activité professionnelle	331
4.5.2.2. - L'exercice du rôle "naturel" traditionnel : épouse et mère	346
4.5.2.3. - L'image de soi	354
4.5.3. - Discussion - commentaires	359
4.5.4. - Conclusion	364

4.6. - Les conseillers d'orientation : opinions face au problème	367
4.6.1. - Objectifs et méthode	367
4.6.2. - Les résultats de l'enquête	369
4.6.2.1. - Conscience du problème	369
4.6.2.2. - Evaluation de l'influence	372
4.6.2.3. - Attitudes face au changement et solutions proposées	375
4.6.3. - Discussion - commentaires	381
4.6.4. - Conclusion	384
V - <u>QUELLE EVOLUTION ET QUELLE EDUCABILITE ?</u>	389
5.1. - Des raisons d'ordre économique ?	393
5.2. - Des raisons d'ordre idéologique ?	412
VI - <u>CONCLUSION</u>	428

VI - CONCLUSION

Si l'on reprend les conditions susceptibles de faire évoluer les choix professionnels féminins, telles qu'elles sont apparues au cours de ces enquêtes, on peut faire l'hypothèse que seule une minorité de jeunes filles, toutes choses restant égales par ailleurs, se risqueront à tenter des expériences professionnelles hors des secteurs qui leur sont habituellement dévolus, même si les filles, comme on le sait "font plus souvent et précocement que les garçons, l'expérience d'une réussite scolaire théoriquement favorable à l'élaboration d'une estime de soi, conduisant à un niveau d'aspiration élevé. C'est apparemment le passage au plan professionnel qui s'opère mal : la familial ^{venant} comme absorber les représentations de l'avenir au détriment du "professionnel". (1) Car si le concept de "féminité" conserve un net caractère de plasticité et de variabilité, celui de maternité reste biologiquement irréductible et par là-même, très puissamment inducteur de résistances qui s'opposent à la création, dans la pratique sociale, de nouveaux rôles ; des représentations fortement ancrées dans les mentalités sont autant de barrages opposés à l'instauration de nouvelles images qui risqueraient de perturber les rapports sociaux.

A cet égard, si l'on pose la question de savoir pourquoi la majorité des jeunes filles (et des femmes) éprouvent autant de résistances, y compris en elles-mêmes, aux changements professionnels, on ne peut répondre à cette question que si l'on a constamment présent à l'esprit le rapport dialectique et dynamique homme-femme, en rappelant qu'il se situe dans un système d'inégalités permanent.

"... La généralité du statut d'infériorité, modulé selon les types de formations sociales, fait de la femme une subordonnée souvent insubordonnée et estimée dangereuse. C'est par référence à elle que se définissent les premiers rapports d'inégalités, occultés dans les sociétés hiérarchiques ou de classes, mais toujours présents. La relation hommes-femmes est l'assise la plus profonde de toutes les relations inégales ; ce qui explique que les contestations (symboliques ou réelles)

(1) - LATREILLE G. - Op. cité. p. 336

la remettent en cause en même temps que les autres rapports de subordination, dès le moment où elles se généralisent. Et lorsqu'elle est atteinte, la société paraît encore plus menacée que par la dissidence des "classes" démunies, parce que ruinée dans ses fondations".(1)

Or, en dépit de la profonde situation d'inégalité entre les deux sexes, il semble fort peu probable que la majorité des femmes puissent jamais développer des stratégies violentes visant à renverser le pouvoir des hommes précisément parce qu'elles ne se définissent pas comme une classe sociale "exploitée". Ne serait-ce que parce qu'elles appartiennent elles-mêmes en effet à des classes sociales très différentes et que la notion "d'exploitation" n'a pas du tout la même valeur selon que l'on travaille à la chaîne ou comme responsable de marketing dans la même entreprise.

C'est d'ailleurs le sens de la question du livre de Claude ALZON (2) qui estime que les femmes n'ont pas su faire cause commune "faute d'avoir défini aussi bien ce qui les unit que ce qui limite leur communauté de sort".

L'histoire du féminisme, en effet, apparaît plutôt comme "une juxtaposition informe d'efforts perdus pour des conquêtes dérisoires, comme une stratégie obscure d'avances, de replis, de réactions, comme une somme de récupérations insidieuses grâce à la mise en place de mystiques féminines de plus en plus circonstanciées". (3)

Quant aux manifestations du féminisme radical franchement marquées d'agressivité, ou de formes contestataires du genre "grève des femmes", tout cela n'emporte guère l'adhésion que d'une extrême minorité de femmes ; pour l'immense majorité d'entre elles, ces prises de position qui frisent le ridicule par leurs outrances mêmes ne peuvent recueillir aucune crédibilité, ne peuvent entraîner aucun passage à l'acte violent, ce qui reviendrait à imposer, en utilisant les mêmes moyens que les hommes, l'idée d'une prééminence du sexe féminin.

(1) - BALANDIER H. - Anthropologiques P.U.F. 1974 - p. 57

(2) - ALZON C. - La femme potiche et la femme bonniche - Maspéro 1977

(3) - VAN LUNEN-CHENU - Femmes et féminismes in Encyclopaedia Universalis - Vol. 17 Organum p. 340

Ces manifestations ont également pour effet de radicaliser les opinions tant masculines que féminines, car la violence des femmes épouvante et scandalise, en renversant les rôles traditionnels, d'où cette volonté de déconsidérer et ridiculiser les femmes qui usurpent ainsi les pouvoirs masculins, en les montrant dénaturés dans leur essence même : la féminité, et dans leur plus authentique vocation : la maternité.

On touche là d'ailleurs à deux conceptions antagonistes du rôle des femmes dans la société. L'une revendique l'intégration égalitaire à la société masculine, et donne naissance aux mouvements féministes qui veulent mobiliser les femmes, vaincre leur résignation, et qui sont à l'origine de toutes les conquêtes législatives et "libératrices", tandis que l'autre tente de maintenir une spécificité féminine, qui, s'appuyant sur les médias et la presse féminine, "diffuse l'image archétypale et aristocratique de la femme "féminine"..."(1) et joue un rôle intégrateur qui confirme la femme dans son rôle traditionnel.

Or, si l'on fait une analyse de type sociologique, le rapport hommes-femmes apparaît comme extrêmement complexe, qui se joue sur de nombreux plans et qui échappe à un seul type d'analyse.

A un premier degré, nous avons vu que la plupart des femmes, non seulement ne souhaitent^{pas} adhérer aux valeurs masculines de domination (pouvoir, agressivité, combativité) mais aussi les récuse^{nt} comme fondamentalement (naturellement) antinomiques de ce qui les définit, elles (douceur, affectivité, désir de plaire) qualités qui leur confèrent leur propre identité de par le regard médiateur et structurant de l'homme..

Mais paradoxalement, si ces valeurs masculines de combativité et de domination ne conviennent pas à la majorité des femmes pour les définir dans leur "féminité", elles vont cependant adopter le point de vue de l'homme sur leur propre sexe, et se voir elles-mêmes comme les hommes les voient, acceptant une image négative d'elles-mêmes, créées par eux...(2)

(1) - BENOIT N. et al. - La femme majeure - Op. cité p. 12

(2) - ROCHEBLAVE-SPEULE A.M. - Les rôles masculins et féminins - Op. cité.

Pour reprendre l'idée de P. BOURDIEU, pendant des siècles, la femme n'a pas parlé, elle a été parlée, comme toutes les minorités sont parlées. Pendant des siècles, elle ne s'est pas pensée en tant que personne humaine, elle a été pensée en tant qu'être négatif par rapport au positif, et lorsqu'elle a commencé à se penser, elle l'a fait en adoptant le point de vue de l'homme sur elle-même. On touche là à toute l'ambivalence de la "condition" féminine, car les femmes en "introjectant" la discrimination dirigée contre elles, critiquent elles-mêmes leur propre groupe, et par le fait, se désolidarisent de lui et se placent dans une position supérieure, c'est à dire au niveau de l'homme, "comme si le masculin signifiait plénitude d'humanité" (1). Nous avons vu, au cours de nos enquêtes, de nombreux exemples de ce mécanisme de rôle chez les jeunes filles en formation dans les établissements "masculins".

Ainsi, socialement parlant, la position privilégiée de l'homme, malgré une évolution réelle, continue à déterminer les attitudes et les expectations des individus. Les valeurs de notre société sont basées sur l'homme, la femme se pense elle-même telle que l'homme souhaite qu'elle soit : le développement de la personnalité féminine s'effectue essentiellement en fonction de -par rapport - à l'image que l'homme attend d'elle. Il lui est donc particulièrement difficile de "s'inventer en tant que personne libre et autonome".

A un deuxième degré d'analyse, le désir de puissance et de pouvoir de l'homme (le patriarcat) ainsi que sa volonté de domination économique se superposent au désir sexuel, dans sa toute-puissance "aliénante", lequel est lié lui-même au désir et à la peur de la relation.:

"Se prenant pour le parangon des vertus humaines, le mâle n'a encore pardonné à la femme ni d'être différente de lui, tout en lui ressemblant, ni surtout de posséder une subjectivité autonome, malgré sa moindre force physique. De là découlent, depuis la mauvaise foi jusqu'à l'agression armée, ces déshonorantes

(1) - MORIN E. et al. - La femme majeure - Op. cité p. 132.

conduites de haine contre le sexe de la femme". (1)

Ce puissant désir mêlé à cette crainte ont été le fondement de nombreuses conceptions mythologiques, philosophiques et ésorétiques, depuis la Bible et les Pères de l'Eglise, des oeuvres philosophiques de Schopenhauer aux écrits de Sade et de Montherlant. A part quelques rares esprits masculins "éclairés", la pensée masculine ne s'est jamais résignée à ce que la femme puisse apporter des aspects positifs au monde humain et l'a accablée de tous les maux et de tous les griefs, en s'appuyant sur l'universelle, endémique et catastrophique pensée manichéenne, tellement commode, tellement rassurante, virilement parlant, puisqu'on est du bon côté des choses ...

Cette conception négative de la femme et son enfermement psychologique dans la nocivité va entraîner son enfermement social ; l'homme certes doit "hélas" se résoudre à vivre avec cette femme pour se perpétuer, mais il faut surtout s'assurer que sa descendance n'est pas frelatée... Ce bienfaiteur de l'humanité que fut Bismarck a d'ailleurs génialement rassemblé dans ses Drei K : Kirche, Kinder, Küche (2), la définition de son domaine strict.

Mais alors que la femme sera installée dans son rôle, prisonnière de son destin de femme, d'épouse et de mère, exclue pendant des siècles du monde social, l'homme va s'enfermer dans son rôle économique, exclusivité dont il fera le symbole de son pouvoir, de son prestige et le flambeau de la "liberté", loin des tracasseries ménagères, loin de "l'immanence - féminine"...

Mais l'homme apparaît à l'heure actuelle comme prisonnier d'un rôle caractérisé par une surdétermination socio-économique, où il se retrouve au fond du piège qu'il a construit. Il soutient à l'extérieur une lutte toujours plus acharnée pour se procurer davantage d'argent et de biens, souvent poussé d'ailleurs dans cet objectif par la femme elle-même, laquelle reste la cible privilégiée du

(1) - ZWANG G. - Le sexe de la femme - La jeune Parque - 1968 - p. 220

(2) - L'Eglise, les enfants, la cuisine

tout-puissant et omni-présent système publicitaire qui s'ingénie à construire l'image du bonheur idéal - couple idéal proposé comme modèle intangible à l'ensemble du monde occidental.

"Avec un sourire tendre, comme une déesse, elle sert à sa troupe d'enfants reconnaissants, la dernière boisson instantanée ; son mari ne la quitte pas des yeux, plein d'adoration pour elle puisqu'elle lui apporte le nouveau plat préparé ou parce qu'il se lave le matin avec un gant d'un tissu éponge nouveau que le nouveau détergent a rendu plus doux encore que d'habitude. Cette image, que l'homme utilise pour vendre ses produits et qu'il a lui-même créée dans ce but, est reprise sans arrêt, chaque jour dans tout l'hémisphère occidental au moyen de tous les mass media".(1)

La plupart des hommes tiennent d'ailleurs mordicus à ce modèle de travail qui leur est socialement offert, tant ils estiment y trouver finalement plus d'avantages que d'inconvénients : l'idée que leur vie pourrait ressembler beaucoup trop à celle des femmes les effraie sans doute au plus haut point...

Cet univers idéologique masculin, en effet, très fortement structuré, fait rarement l'objet d'une remise en cause (sauf par les mouvements féministes), tant il est perçu comme cohérent, et somme toute, "naturel" ; il s'articule autour des valeurs de puissance, de pouvoir, de possession, de domination et définit le concept de "virilité", dont l'aspect quelque peu "terroriste" échappe à la plupart des hommes alors qu'une "pression sociale constante les oblige à prouver sans cesse une virilité dont ils ne peuvent jamais être assurés : toute vie d'homme est placée sous le signe de la surenchère permanente". (2)

Il semble bien que l'on touche ici au fond du problème : cette accentuation de chacun des rôles sexuels détermine une polarisation qui se répercute à tous les moments dans tous les actes de la vie. Si dans aucun pays, aucune société, les hommes ne portent

(1) - VILAR E. - L'homme subjugué - Stock - 1972 - p. 149

(2) - FALCONNET G. - LEFAUCHEUR N. - La fabrication des mâles - Op. cité. p. 65

les mêmes vêtements que les femmes et si les tâches accomplies par l'un et l'autre sexe différent souvent dès l'enfance, c'est que cet ensemble de signes constitue une sorte "sexe social" qui vient se greffer sur le sexe "biologique" (1) définissant les hommes et les femmes dans tous leurs comportements. Mais bien que ces signes, rôles et attitudes, comme l'a fait remarquer Margaret MEAD (3), ne suivent pas les règles d'un strict conformisme dans les différentes sociétés, les unes tenant pour masculines des tâches ou coutumes vestimentaires que les autres considèrent comme féminines, l'interversion de ces distributions de signes et de rôles s'effectue toujours dans un climat de scandale ou de franche ridiculisation. Quand bien même le côté artificiel de ces clivages est mis en évidence par l'aspect interchangeable de ces signes et de ces rôles, aucune société n'a échappé, dans le temps ou dans l'espace, à ces clivages ; et malgré l'éthique de changement qui caractérise nos sociétés industrielles, tout se passe comme si chacune s'accrochait à ces clivages et remettait toujours à plus tard l'expérience d'une moins grande différenciation sociale des sexes. Chaque tentative a été - est encore - considérée comme très marginale : d'abord les pantalons portés par les femmes, puis les cheveux longs des hommes, les vêtements et les moeurs "uni-sexes" de la jeunesse, expression d'une libéralisation des structures patriarcales, sont toujours regardés de manière réprobatrice par la plupart des adultes "établis" à l'idéologie conservatrice.

On retrouve la même réprobation, la même résistance au changement, dans l'exercice des professions qui ont été créées, les unes après les autres, par nos sociétés industrielles; bien que les arguments de type physiologique soient de moins en moins recevables avec le développement technologique qui permet de réduire notablement les efforts musculaires, d'autres justifications sont avancées pour maintenir le décalage entre les hommes et les femmes pour l'accès des femmes aux métiers masculins et nous avons vu notamment à quel point l'argument de la "féminité" pouvait être puissamment dissuasif.

(1) - SULLEROT E. - La femme dans le monde moderne - Op. cit. p. 8

(3) - MEAD M. - L'un et l'autre sexe - Gonthier 1970

"Lui, il s'entoure de défenses : il ne doit être ni doux, ni tendre, ni sensible, c'est là que s'établit la différence pour ne pas tomber dans la similitude, ne pas tomber dans le féminin, éviter la castration... L'homme joue son rôle d'homme de peur d'être assimilé à une femme, pendant que la femme joue son rôle de femme, de peur d'être assimilée à "rien". Et chacun se trouve enfermé dans une stéréotypie effrayante de peur de sortir des voies de son sexe toujours insuffisamment établi, semble-t-il". (1)

- La femme, définie en termes de rôle, serait alors assignée à les maintenir pour préserver les valeurs de pérennité et de cohésion sociale, telles que les hommes souhaitent qu'elles soient.

Ce qui reviendrait à dire que toute évolution nette de la condition féminine serait alors irréalisable, tout rattrapage pure utopie...

Or, que peut-on espérer voir évoluer qui serait susceptible de changer les comportements, par rapport à cette problématique des choix professionnels ?

On peut être viril ou féminine d'une façon ou d'une autre, mais rendre les deux sexes absolument identiques demeure en dehors des possibilités humaines, même si l'on pense actuellement que certaines caractéristiques typiquement sexuelles peuvent être acquises, telle qu'une plus grande facilité de parole pour la femme ou un sens spatial mieux développé chez l'homme.

Par contre, la conception des qualités spécifiques de chaque sexe peut se modifier, si bien que virilité et féminité seraient alors susceptibles d'un nouveau système d'appréciation qui respecterait cependant les nécessités psychiques de l'être humain. Si pendant des siècles ce que l'on a considéré comme typiquement viril était non-féminin, et inversement, on peut penser qu'une certaine atténuation de ces différenciations extrêmes va se poursuivre, y compris sur le plan morphologique par une harmonisation du squelette, de la musculature et de la tailles des deux sexes (augmentation de la taille des filles, diminution de la

(1) - OLIVIER C. - Les enfants de Jocaste - Op. cité p. 117

de la largeur du bassin féminin, épaules plus étroites des garçons...), sans que l'on puisse vraiment dire si ces transformations s'accompagnent d'une diminution de l'attrait érotique d'un sexe pour l'autre.

Il reste cependant que des transformations trop brutales - plus au niveau des comportements que de la morphologie cette fois - ~~soient~~^{font} susceptibles de créer des dysfonctionnements psycho-physiologiques caractérisés :

"Une chose est déjà certaine, c'est que rien n'est plus difficile à l'homme de s'adapter à la femme émancipée, et cela vaut non seulement comme l'on pouvait s'y attendre pour les réactionnaires, défenseurs à tout cran du patriarcat, mais aussi pour les plus progressistes qui s'efforcent honnêtement d'aider la femme à accéder à la liberté qu'elle mérite. Des études sur les communautés anti-autoritaires, socialistes et anarchistes des années soixante à soixante dix (à San Francisco et à Berlin), ont montré que même les hommes qui sont convaincus de l'égalité de droits de la femme et ont participé activement au mouvement d'émancipation, manifestent des réactions d'impuissance dès lors qu'une femme émancipée se comporte à leur égard de la même manière que l'homme non émancipé se comporte pratiquement vis à vis de n'importe quelle femme. Le comportement sexuel de l'homme et ses réactions à l'émancipation sexuelle de la femme ont donc des racines très profondes qui échappent aux mécanismes du contrôle de la conscience, parce qu'elles tirent leur substance des couches les plus profondes de l'inconscient". (1)

Mais si les filles s'évanouissent moins qu'autrefois et font actuellement la démonstration de leurs performances sportives, en sont-elles pour autant moins "féminines" ? A cet égard, on peut se demander s'il n'y a pas là encore prévalence du modèle masculin sur le modèle féminin ? Que peuvent alors apporter les femmes que les hommes pourront apprécier ?

Il semble que l'on trouve certains signes d'évolution au niveau des comportements masculins avec la découverte d'un rôle paternel-maternel affirmé

(1) BORNEMAN E. - Le Patriarcat - Op. cité. p. 289

chez quelques "pionniers" ; cette situation est certes encore relativement peu répandue, mais le fait que les media se fassent les interprètes de ce nouveau comportement est assez révélateur d'une évolution significative d'un changement profond, car il va précisément dans le sens inverse de tous ceux qui ont prévalu jusqu'alors ; ce ne sont plus les femmes qui cherchent à imiter les hommes, mais les hommes qui revendiquent le droit et vraisemblablement le plaisir, de s'occuper de leurs enfants, et cela même si ces derniers sont encore très jeunes.

L'homme, jusqu'alors quasiment absent de l'éducation, aussi bien sur le plan familial que sur le plan social, fait à son tour la découverte de son "pouvoir éducatif" ; et là encore, contrairement à ce qui se passe vis à vis des femmes qui trouvent un barrage à toutes leurs tentatives de changement de rôle, les femmes ne semblent pas manifester leur réprobation à l'égard des hommes... Est-ce une fois de plus parce que toute initiative masculine valorise ipso-facto les tâches dévolues aux femmes ?

Quoiqu'il en soit, ce qui est tout à fait nouveau, c'est qu'un homme ose affirmer socialement son désir de s'occuper de son bébé et surtout qu'il ne soit plus ridicule pour lui de le faire et d'y prendre plaisir... ; ce comportement s'observe d'ailleurs non seulement chez des hommes jeunes, dont on est en droit d'attendre de nouvelles attitudes, mais également chez des hommes à la quarantaine bien accrochée qui (re)découvre^{nt} toutes les joies que peut apporter l'élevage d'un tout petit enfant. Le fait mérite d'être particulièrement souligné, puisque des hommes s'approprient^{par}/là même un rôle jusqu'alors tenu pour fondamentalement féminin.

Comme l'explique E. BADINTER :

"On pourrait se poser la question de savoir si ... l'amour paternel n'est pas en train de faire son apparition dans l'histoire des sentiments. Nous avons vu qu'avant la fin du XVIIIème siècle la famille était régie par le sacro-saint principe de l'autorité paternelle, puis, que, sous l'influence de ROUSSEAU et de FREUD, l'amour maternel en avait pris le relais. Il semble aujourd'hui - peut-être est-ce encore trop prématuré pour être pleinement affirmatif - que le père, ayant jeté aux orties sa figure autoritaire, s'identifie de plus en plus à sa femme, c'est à

dire à la mère. En même temps que les femmes se "virilisent" et prennent leurs distances à l'égard de la maternité, apparaît surtout chez les hommes jeunes, un désir de maternage sinon de maternité. Non seulement on voit de plus en plus de pères divorcés demander la garde de leurs jeunes enfants, mais des études récentes font état, chez les jeunes pères, d'attitudes et de désirs traditionnellement qualifiés de maternels". (1)

S'agit-il ici encore d'une compensation phantasmatique de la part de certains hommes qui ne^{sont} jamais remis d'avoir été livrés à la mère toute-puissante et qui cherchent à retrouver, dans la symbolique ou l'imaginaire, une fonction que les femmes ont seules le privilège de vivre "pour de vrai" : être mères un jour ?

Toujours est-il que pour mesurer le chemin parcouru, il est intéressant de connaître le discours tenu il y a une vingtaine d'années sur la participation masculine au travail domestique :

"Il semble qu'il existe en France, une division idéale du travail à l'intérieur du foyer, division que l'on ne saurait transgresser, comme on le fait en Amérique, sans créer un malaise réel, voire des ravages. Le point de départ est qu'un mari doit aider sa femme pour que les choses aillent bien entre eux, mais sans doute dans le seul domaine où les "attitudes" nécessaires n'attendent pas à l'image masculine que postulent les impératifs sociaux. Il est difficile d'en tracer une limite exacte, mais certaines branches de travail se cataloguent clairement : la vaisselle n'est pas admise, ni tout ce qui nécessite le "tablier", attribut féminin ; la promenade des enfants non plus, à cause du landau, autre insigne... Par contre, tout ce qui suppose force, supériorité, condescendance du puissant au faible, revient à l'homme. : les installations, les réparations, les aménagements, le port des charges lourdes, les biberons des heures dures et fatigantes..." (2)

(1) - BADINTER E. - L'amour en plus - Op. cité - p. 365

(2) - Sens et avenir du travail ménager in Revue Esprit - La femme au travail - Mai 1961 - p. 936

Parallèlement, d'autres indices de changement se manifestent, ayant trait au sens et à la valeur du travail, de nouvelles tendances culturelles venant petit à petit en transformer l'éthique ; ainsi assisterait-on, en raison vraisemblablement d'une prise de conscience qui s'est développée depuis quelques années dans les pays occidentaux, relative aux méfaits qui accompagnent le développement de la production matérielle (destruction de la nature, sentiment de frustration, incertitude et "choc du futur"), à une certaine évolution de l'idée de réussite qui s'orienterait davantage vers d'autres formes d'accomplissement de soi, ainsi qu'à une contestation du culte de l'efficacité, ^{le travail} à tout prix n'étant plus considéré, selon certains auteurs, comme un "absolu" et l'ultime référence de toute chose et de toute action. (1)

E. MORIN apporte d'ailleurs sur ce sujet un point de vue encore plus élargi :

"Ce qui est problématisé en profondeur au sein même de la société occidentale, c'est le modèle jusqu'alors implicite et incontesté de la supériorité blanche occidentale, adulte, virile. La colonisation mise en accusation non plus seulement par le colonisé, mais par le fils du colonisateur... le capitalisme mis en question non plus seulement au nom de l'égalité et de la justice, mais de l'amour ; la technique mise en question au nom de la nature qu'elle assassine. Tout cela commence à ébranler - et ici peu importe le nom - un système, une civilisation, une culture, une société, tout cela ébranle déjà en fait l'armature androïdienne de notre société. Indirectement, le mouvement féminin va profiter de cet ébranlement" (2).

Peut-on, à partir de là, en inférer un certain assouplissement du modèle masculin du travail, les hommes acceptant, par leurs positions, d'ouvrir plus facilement des métiers ou professions qu'ils souhaitaient jusqu'alors protéger de l'arrivée des femmes ? Peut-on même imaginer par exemple, un renversement total

(1) - Cf. La réduction de la durée du travail - Actes du XXXVIème congrès des Relations Industrielles de l'Université Laval - Presses de l'Université Laval - 1981 - p. 44 à 49

(2) - MORIN E. et al. - La femme majeure - Op. cité p. 143

de situation par effondrement du dogme coriace selon lequel l'homme "doit" gagner l'argent du ménage et aller travailler dans ce but, tandis que la femme "doit" rester au foyer pour s'occuper des enfants, en vertu du fait que la maternité est l'accomplissement indispensable de la féminité ?

Des couples tentent, à certains moments, ce genre d'expériences, notamment à l'occasion d'un congé parental : leur exemple reste, là encore, très marginal, mais il a cependant le mérite de faire éclater les vieilles définitions et donc de faire évoluer, petit à petit, certains schémas mentaux, certaines images basées sur la polarisation à l'excès de la différence sexuelle, imposée par le patriarcat, avec toutes ses conséquences : lutte et concurrence entre les sexes, tension sexuelle permanente ...

Il ne faut cependant pas se bercer d'illusions, et la réalité la plus triviale nous rappelle constamment que la situation est loin d'être transformée, quoiqu'on en dise : la société de consommation n'est pas moribonde et les désirs en la matière loin d'être assouvis. A ce propos, François de CLOSETS avec une pointe d'ironie, rappelle quelques évidences :

"Dans des circonstances favorables, ce productivisme forcené porte ses fruits. La richesse s'accroît, et plus ou moins inégalement, est distribuée entre tous. Le consommateur bénéficie de la peine du travailleur..., étant entendu que les deux personnages coexistent en chaque citoyen. Ainsi en arrive-t-on à ces "sociétés de consommation" dont les mérites n'ont jamais été discutés que par ceux qui en profitent. Elles engendrent l'homo-economicus, être dédoublé qui perd sa vie à la gagner et s'acharne autant à produire ce qu'il consomme qu'à consommer ce qu'il produit. Contestable ou pas, le fait est que cette prospérité n'a pu exister que dans les économies de marché". (1)

(1) - CLOSETS (F. de) - Toujours plus † Grasset 1983 - p. 177

A cet égard, beaucoup de circonstances opèrent un certain nombre de contraintes qui obligent à travailler et à travailler à deux, pour obtenir le niveau de satisfaction jugé indispensable ; cette demande de travail est donc aussi bien le fait des femmes qui souhaitent actuellement exercer une activité, non seulement pour augmenter les revenus du ménage, mais aussi pour y trouver ce que les hommes ont en quelque sorte inventé : le travail comme moyen de se valoriser.

Et si cette valorisation de soi par le travail ne doit pas être analysée comme quelque chose de constant et d'inéluctable, elle n'en demeure pas moins encore actuellement très fortement recherchée. Ainsi est-il possible de constater que beaucoup plus de filles souhaitent exercer une activité professionnelle depuis une dizaine années ; mais on est fortement tenté de dire que les situations n'ont guère évolué en profondeur à travers les clivages des rôles masculins et féminins, et on peut se demander si "le plus grand nombre de filles à poursuivre leurs études jusqu'au baccalauréat, n'est pas un indice supplémentaire qu'elles n'ont culturellement pas d'autres choix et que ce choix forcé apparaît de plus en plus comme non fiable, compte tenu de la valeur sociale décroissante du baccalauréat".(1)

Les filles font cependant preuve d'une plus grande plasticité dans leurs choix professionnels et des indices comme l'augmentation importante de leurs effectifs dans des écoles d'ingénieurs en témoignent, comme d'un fait positif. Pourtant, nous avons vu que ces mêmes écoles prévoient de limiter par un numérus clausus le nombre de candidates, de façon à ne pas "dévaloriser" la réputation de l'établissement par une "poussée" féminine trop importante, ce que l'on peut considérer comme un fait négatif...

Mais on peut également dire que les rôles des deux sexes se transforment avec le temps et qu'après une phase de différenciation massive des professions masculines et féminines, les talents masculins et féminins sont lentement reconnus comme ayant une valeur équivalente et interchangeable, sans pour autant remettre

(1) - BOUTINET J.P. - Esquisse du projet d'orientation des jeunes sortant de classes terminales in Orientation Scolaire et professionnelle - 1980 - n° 4. p. 327

en cause l'identité sexuelle de chacun.

Il y a très peu d'année encore, il était impensable qu'une femme présente un journal télévisé à une heure de grande écoute et surtout qu'un garçon puisse être candidat à une école de "sages-femmes" ou d'esthétique... Ce dernier fait mérite d'être particulièrement souligné, car il inverse profondément le sens des choses, même s'il reste encore "exceptionnel" : des garçons recherchent maintenant à exercer des professions dans des "chasses-gardées" féminines, qu'ils avaient jusqu'alors totalement ignorées et délaissées.

Certes, il ne s'agit pas de "forcer" les garçons ou les filles à envisager un plus large éventail de choix professionnel, même de façon insidieuse, car les aspirations profondes des uns et des autres, - même si elles sont la ¹¹¹tradition de conditionnements sociaux, culturels (et) ou de données plus psychologiques et inconscientes - ne doivent en aucune mesure être ignorées, rejetées, méprisées, quand on sait à quel point la satisfaction des intérêts et des motivations est nécessaire à chacun pour sa propre "réalisation"...

En fait, la situation la plus efficace pour induire un changement significatif est celle qui présente le plus faible potentiel de menace, de ~~de~~contrainte ou de danger perçu pour l'individu, mais il faut d'abord que les hommes soient persuadés de cette idée et acceptent de relâcher leurs défenses vis à vis des initiatives féminines, ce qui paradoxalement semble la tâche la plus difficile à réaliser tant l'immense majorité d'entre eux campent sur des positions idéologiques de domination, dont ils estiment ne pouvoir se départir sans déchoir, sans se renier.

Or, c'est à partir du moment où le masculin et le féminin ne se définiront plus comme une complémentarité à sens unique, mais comme une reconnaissance réciproque de deux libertés que la dynamique de la relation homme-femme aura quelque chance d'être la plus féconde, la plus riche en découvertes, en créativité, pour l'un comme pour l'autre sexe.

"Cette attitude n'est pas seulement ouverture bénéfique pour la femme, elle est aussi délivrance pour l'homme, malgré les apparences contraires. Confiner le mâle dans la puissance phallique, c'est finalement lui dénier toute possibilité de faiblesse licite, c'est le pousser à devenir cet être tendu, épouvanté devant toute faille - et la voilant - décidé à tout récupérer de l'échec, solitaire et respectueux de la force, confondue avec le courage, qui est à l'origine de tous les facismes primaires et de compensation, et de tous les mépris, même inconscients.

La femme accédant à la maîtrise brisera cette fermeture masculine sans détruire la sécurité de l'homme si, libérée des anciens mythes, non seulement pour elle, mais aussi pour lui, elle ne le met pas constamment en demeure de prouver sa propre virilité, si sa longue expérience féminine de la faiblesse, au lieu d'être seulement honte ou revanche, l'aide à dévoiler la chance de renouvellement que toute faiblesse comporte et l'inestimable bienfait de l'impossible suffisance".

(1)

A ce texte, écrit il y a vingt ans par une femme, on peut opposer celui-ci, écrit il y a deux siècles par un homme :

"Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles ou se faire aimer ou honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce: voilà les devoirs d'une femme de tous les temps"... (2)

Entre les deux, le chemin parcouru semble, à première vue, considérable. Mais à y regarder de plus près, n'est-ce pas ce dernier programme qu'effectuent encore et toujours la grande majorité des femmes dans leurs rôles domestiques, aussi bien que professionnels, et que la grande majorité des hommes souhaitent précisément qu'elles continuent de remplir ?

(1) - DUMAS F. - La femme telle qu'elle se pense aujourd'hui - in Revue Esprit Op. cité. p. 969

(2) - ROUSSEAU J.J. - Emile - Livre V - classiques Larousse 1952 - p. 75

Alors, quelle évolution et quelle éducatibilité ? Insignifiantes pour tous ceux et celles qui en sont restés là ; incontestables et irréversibles pour tous ceux et celles qui ont décidé que l'éternel féminin pouvait aussi se vivre en termes de changement, sans que l'avenir du monde, ainsi quelque peu "folliculinisé", perde pour autant la saveur délicieusement pimentée de l'aventure humaine...